



Bastienne de Saint-Albes

LES CIERGES DE LA GRANDE GUERRE

Bastienne De Saint Albes

Les Cierges de la Grande Guerre

© Bastienne De Saint Albes, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9561-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT LA BOUE

Une goutte de sueur tomba dans son cou. Puis une autre.

Jeanne sentait le souffle de Marcel contre sa nuque, haletant, pressé. Ses mains agrippaient ses hanches avec une force qu'elle ne lui connaissait pas. Il la prenait contre le pilier de la grange, comme cent fois avant, mais jamais avec cette urgence.

Le front appuyé au bois, elle ferma les yeux, son corps suivant la cadence qu'il lui imposait. Dehors, les cloches avaient sonné six coups. L'aube se levait à peine.

Marcel partait ce matin. Pour la guerre. Avec ses frères.

Comme d'habitude, sa main glissa entre ses cuisses, cherchant seule son plaisir. Ses doigts savaient trouver le rythme qu'il ne lui donnait jamais. Marcel ne s'en souciait pas. Ne s'en était jamais soucié.

Elle était proche. Si proche.

Mais déjà il se raidissait en elle. Sa respiration se faisait plus courte, plus rauque.

Non. Pas encore.

Sa jouissance vint dans un râle sourd, ses doigts s'enfonçant dans sa chair. Il resta immobile un instant avant de se retirer.

Jeanne demeura plaquée au pilier, sa main encore entre ses cuisses, au seuil d'un plaisir qui ne viendrait pas. Sa semence coulait le long de ses cuisses. Sans précipitation, elle retira sa main tandis que derrière elle, il rajustait son pantalon et reprenait son sac posé par terre.

Elle ne se retourna pas.

La lumière filtrait entre les planches mal jointes de la grange.

Il revint vers elle pour l'enlacer, non pour le désir, mais pour s'imprégner d'elle. Laisser une trace. Lui qui partait. Elle qui restait. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à cette tendresse inhabituelle. Puis ses bras la relâchèrent et il se détourna sans un mot. Un rayon de lumière entra lorsqu'il sortit, puis disparut.

Jeanne demeura seule, sa jupe froissée, le cœur battant, les cuisses humides, le ventre encore tendu. Elle rattacha ses cheveux par habitude avant d'ouvrir la porte. Le jour s'étirait à peine au-dessus des collines. Un coq chantait. La vie continuait.

Marcel avait disparu lorsqu'elle regarda vers la route. Déjà englouti par le chemin qui le menait à la guerre.

Un léger voile de chaleur s'accrochait encore aux champs. Août pesait sur le hameau, étouffant. Marcel Rabut avait quitté la ferme, son sac sur l'épaule, sa chemise froissée et sa casquette enfoncée. Il n'avait rien d'un soldat, sinon cette inquiétude muette dans le regard. Ses deux frères, Jules et Pierre l'attendaient plus bas, au tournant du chemin, près de la croix.

Les champs criaient leur abandon. Les foins restaient à faire, la terre attendait des mains qui ne viendraient plus. La guerre avait sonné son tocsin et le travail des saisons cédait le pas au travail de mort.

Mais Jeanne pensa simplement : cet après-midi, faudra descendre les sacs de seigle au moulin. Traire la vieille Roussette. Réparer ce foutu loquet avant que les veaux s'échappent encore.

Elle marcha vers la maison sans regarder en arrière. La terre n'attendait pas. La guerre venait seulement de commencer.

SANS EUX

Le chemin était plus calme que d'habitude. Pas de voix graves, pas de claquement de sabots ferrés, pas de jurons lancés au bétail. Juste le vent dans les peupliers et le froissement discret de la robe de Jeanne contre ses mollets.

Elle portait un panier d'osier au bras, en direction du four banal, la pâte préparée la veille calée sous un torchon. Le pain, il en fallait. Pour elle. Pour les vieux. Pour tenir.

Les ruelles du village cuisaient sous le soleil d'août.

Devant une maison, deux jeunes filles portaient un sac de grain. Treize ans, quatorze peut-être. Leurs bras fins tendus sous l'effort. Trop jeunes pour les tâches qu'on leur confiait désormais. Elles s'essoufflaient, mais riaient quand même.

Plus loin, une vieille femme tirait de l'eau à la pompe communale. Ses bras étaient maigres comme des sarments, mais le geste restait net. Régulier.

Devant le four, quelques femmes attendaient leur tour. Elles parlaient bas, de farine, de levain. Parfois, un prénom masculin glissait entre leurs mots, suivi d'un silence.

Jeanne déposa sa corbeille en attendant son tour. Les femmes la saluèrent d'un geste. Pas de mots. Pas besoin.

Au-dessus du four, l'affiche qui avait fait tout basculer, avec en dessous une liste. Le papier avait été cloué sur le panneau. Une encre noire, grasse. Jeanne n'avait pas besoin de lire : chaque ligne avait vidé le village d'un fils, d'un frère, d'un époux et d'une force de travail aussi.

Elle les écoutait autour d'elle. Une, plus jeune, racontait qu'elle avait harnaché le cheval toute seule ce matin pour la première fois. Sa fierté transparaissait sous

l'inquiétude. Une autre disait que sa fille, six ans à peine, avait aidé à la traite. Et une troisième, la voix lasse, résumait ce que toutes pensaient :

— On va point attendre qu'ils reviennent pour vivre. Sinon on va crever. La terre, elle s'en fiche ben, de la guerre.

Jeanne ne disait rien. Elle sentait que ce village changeait de visage, lentement, sans éclat. Les cris dans les champs, les coups sur les enclumes s'étaient tus. Aujourd'hui, on entendait le linge qu'on tord, le bois qu'on fend d'une main moins assurée, le pas léger des enfants qui couraient plus librement.

Marianne, l'épicière, sortit du four avec sa miche noire.

— Y en a une qui m'a dit que l'curé partait, vous savez ça ?

— Le père Auguste ?

— Parti avec le 36e. Comme aumônier. Mobilisé.

Un silence. Puis un hochement de tête collectif.

— Et ils nous en envoient un autre ?

— Oui.

— D'où qu'il vient ?

— Du diocèse de Sens, paraît. Un curé qu'est blessé... qui peut pas partir au front. Léon je crois ben.

— Ah bon ?

— Bah oui c'est c'que j'ai entendu !

Les visages se tournèrent les uns vers les autres. Jeanne baissa les yeux sur son panier. Cette nouvelle la laissa sans émotion. Pour elle Auguste ou Léon ça ne changeait rien au vide dans le village.

Quand sa fournée fut prête, Jeanne s'éloigna du four, la miche encore brûlante calée dans le panier. Elle remonta par la placette, celle où, d'habitude, les habitués se retrouvaient après les vêpres avec un canon de rouge et des mots plein la bouche.

Aujourd'hui, il n'en restait que trois. Assis sur le banc en pierre, à l'ombre

maigre d'un vieux tilleul. Ils ressemblaient à des vestiges.

Il y avait Benoît l'ancien, qui avait combattu en 1870. À côté, le père Gauthier, sourd depuis une fièvre. Et Émile le boiteux, sa jambe broyée par une meule.

— J'te l'dis, Auguste aurait jamais dû partir. C'est pas une guerre pour les curés.

— Ils prennent tout l'monde. Même les bancals s'en vont. Manquerait plus qu'ils nous rappellent, nous.

Un rire triste. Benoît ne parlait pas. Il suivait un pigeon des yeux.

Jeanne passa devant eux sans ralentir, échangeant un simple signe de tête.

Elle avait à peine quitté la placette qu'elle l'entendit arriver : le crissement irrégulier d'un vélo sur les cailloux.

Antonin. Seize ans, pas plus. Trop grand pour son âge, maigre, avec des bras déjà dessinés par les travaux des champs. Il portait un pantalon de toile roulé jusqu'aux mollets. Le vélo, cabossé, bringuebalait sous lui à chaque ornière.

Il tenait dans une main une miche, dans l'autre un paquet de linge propre.

Quand il la vit, il freina un peu. Pas beaucoup. Juste assez pour la croiser plus lentement. Et dans ce demi-arrêt, leurs yeux se croisèrent. Rien d'insolent. Rien d'enfantin. Quelque chose de plus direct, de plus appuyé.

Jeanne soutint ce regard une seconde. Deux. Puis passa.

Mais dans son ventre, quelque chose s'était resserré. Pas du désir. Plutôt un sursaut. Un rappel que la vie circulait encore, qu'Antonin n'avait pas encore l'âge de partir, et elle espérait que cette guerre serait finie avant.

Quand elle se retourna, le vélo avait déjà disparu au détour de la route. Ne restait que la poussière en suspension dans le soleil.

Juste après, Jeanne passa devant le presbytère. La porte close, les volets tirés. Sur la grille, une affichette griffonnée à la main.

Le père Auguste a été mobilisé. Il rejoint le 36^e régiment d'infanterie en tant qu'aumônier. Le diocèse a désigné son remplaçant. Le père Léon arrivera vendredi.

Pas plus. Pas moins. Un nouveau visage pour la paroisse.

Son départ la laissait froide. Le père Auguste n'était pas un homme tendre. Sec comme du bois mort, inflexible. Mais il faisait partie du décor.

Plus loin, elle croisa deux voix.

— Ils disent qu'il est pas vieux.

— Oh, ben, ça va faire jaser, ça.

Un rire. Bref. Presque coupable. Et derrière ce rire, la même chose qu'elle ressentait elle-même : un mélange de curiosité, d'attente... et de méfiance. Il serait le seul de son espèce dans le village.

Elle rentra chez elle sans se presser. Le soleil tapait plus fort maintenant. En poussant la barrière du jardin, elle leva les yeux vers le ciel d'un bleu implacable, sans nuage.

Trois jours. Vendredi. Un étranger allait venir. Comme si un seul homme venait remplacer tous les absents. Cela lui faisait bizarre.

Elle ne sut pas si elle avait hâte. Mais elle sut qu'elle allait le jauger.

Et dans trois jours, elle aurait peut-être une lettre de Marcel. Elle l'espérait.

UNE CANNE

Début septembre, les vendanges battaient leur plein. Jeanne avançait penchée entre les rangs, son fichu serré sur ses cheveux, son dos dégoulinant de transpiration.

Autour d'elle, d'autres femmes coupaient, vidaient, soulevaient. Des vieilles aux doigts noueux, des filles à peine sorties de l'école, des veuves et des épouses.

— On a jamais fait ça sans eux, dit une voix derrière elle.

C'était Pauline, la femme du meunier, les joues rouges, le front perlé de sueur.

— C'est pas des vendanges, c'est une peine de plus.

Personne ne répondit. Tout le monde pensait la même chose.

Jeanne releva la tête. Elle étira son dos douloureux. À ses pieds, un seillon plein de grappes lourdes. Elle devait le porter jusqu'à la charrette. Et ce poids, elle le sentait dans les reins, mais aussi dans ses entrailles. Un corps qui n'était plus touché depuis un mois.

Le soleil avait tourné, collant au corps comme une seconde peau.

Jeanne venait à peine de se redresser qu'elle entendit le bruit – un moteur irrégulier qui haletait sur les pierres brûlantes du chemin.

Elle plissa les yeux. Là-bas, au bout du chemin blanc, une voiture apparaissait, soulevant un petit nuage de poussière.

— C'est le curé, souffla Pauline.

Il devait arriver début août, mais avec le désordre de la guerre, le diocèse avait sans cesse repoussé sa venue.

Elles s'arrêtèrent toutes progressivement, les regards levés vers l'apparition